

# Le Galepin

- BLEU -

n°56 - 1<sup>er</sup> septembre 2022



Chien & chat...

## n°56 – Chien & chat...

### Sommaire

|   |    |
|---|----|
| <b>DUROLA</b>   |    |
| ROX ET ROOKIE   | 3  |
| <b>Pierre ROSSET</b>  |    |
| CHIEN ET CHAT!... UNE RENCONTRE IMPOSSIBLE?...                                | 6  |
| <b>Sylvie VAN PRAËT</b>   |    |
| L'ATTENTE   | 9  |
| <b>Octavie</b>  |    |
| CHIENNE DE VIE  | 11 |
| <b>Régine PAQUET</b>  |    |
| LE CHOIX DE FIRMIN  | 13 |
| <b>Michel LALET</b>   |    |
| CHIEPZ ET CHANK   | 16 |
| <b>Paul FERRARIS</b>  |    |
| LA COCCINELLE   | 20 |
| <b>Hervé GOUZERH</b>  |    |
| MANQUE DE CHANCE  | 21 |
| <b>Françoise DANEL</b>  |    |
| QUELLE VIE DE CHIENS ET DE CHATS! PATTES CROISÉES,<br>CROQUETTES ET CARESSES. | 22 |
| <b>Oubli du n°55, «Blues»</b>   |    |
| <b>David BOGOSSE</b>  |    |
| LE BLUES DU VOLEUR DE POMMES  | 24 |







**FABIEN, LUCILE, GAËTAN, MAELINE DUROLA**

***ROX ET ROOKIE***

*Rox (le chat) et Rookie (la chienne Berger américain miniature) avaient deux mois quand ils ont été adoptés en février 2021.*

## CHIEN ET CHAT!... UNE RENCONTRE IMPOSSIBLE?



"... Il est assis sur son cul

Il regarde l'évêque

L'évêque regarde le chien...

Ils se regardent en chiens de faïence"

Jacques Prévert, *Crosse en l'air*, 1936.

Si le titre de cet article n'est pas original, Hergé avec Tintin et Milou l'est bien plus. Oui bien plus... Parce que justement sur le chien et sur le chat il en connaît un rayon.

D'abord Milou, fidèle précieux auxiliaire de toutes ses aventures à qui il ne manque que la parole ce qui, soulignons-le, ne l'empêche pas de réfléchir.

Puis le chat siamois du capitaine Haddock, "avec des pattes, des oreilles, un museau noir et un joli collier rouge." (Castantiec <sup>1</sup>). Lui ne voyage pas. Il vit paisiblement au château de Moulinsart. C'est là que pour lui se déroule l'aventure, entre les gros mots du Capitaine, les étourderies du génial inventeur professeur Tournesol et la naïveté insensée des Dupondt...

Contrairement à Milou il apparaît rarement. D'abord parce que les aventures se déroulent à travers le monde, ensuite parce que c'est Milou la star. C'est d'ailleurs surprenant parce que Hergé aimait les chats. Il en avait même un chez lui, nommé Taïke. Nous aurions pu imaginer que ce dernier soit lui-même la vedette. Il aurait chaussé les bottes de sept lieues sautant avec agilité par monts et par vaux, sur train, voiture, bateau. Hélas, Hergé ne l'a pas pensé ainsi. Peut-être parce que Tintin n'aurait pas eu la même autorité sur lui que sur Milou, le chat aimant se sentir libre. Avons-nous déjà vu un chat suivre son maître dans la rue? Un chien sur un toit, dans un arbre, sur une armure ou sur un meuble? Ce dernier s'imposait donc, justement parce qu'il suit son maître. Enfin, en général, parce que pour Milou ce n'est pas toujours le cas. Car quand Milou se trouve nez à nez avec un chat, comme avec d'autres animaux, c'est l'inévitable poursuite. Ainsi celle avec un chat noir en Écosse dans *L'Île Noire* [p. 5] sortant subitement d'une fenêtre et poursuivi par Milou juste à côté de Dupont surpris alors qu'il cherchait Tintin. Ou jusqu'à, dans *Les 7 boules de cristal*, abandonner la recherche d'un coupable pour poursuivre un autre chat noir jusqu'à son refuge dans un arbre [p. 24].

Bref, nous n'allons pas refaire les aventures de Tintin et Milou... Hergé en a décidé ainsi et c'est très bien comme ça. Après tout c'est lui l'auteur, le créateur des personnages. Alors recentrons-nous sur le sujet de ce propos: chien et chat.

Comme écrit précédemment, le chat vit au château de Moulinsart et Milou suit son maître dans ses aventures. Alors ils ne se rencontrent jamais, s'exclame un éventuel lecteur! Eh bien si justement. De temps en temps, précisément au château de Moulinsart propriété du capitaine Haddock depuis *Le trésor de Rackam le Rouge* (p. 59)... Notons que c'est grâce à l'argent d'une découverte du Professeur Tournesol que celui-ci a été acheté.



Dans *Le chat de Moulinsart* Gabriel Castantiec nous présente aussi avec précision en dix tableaux et une conclusion certaines de ces rencontres.

Arrêtons-nous sur plusieurs de celles-ci.

Nous retrouvons Milou dans le château poursuivant le chat du capitaine au début de *L'affaire Tournesol* [p. 4], dans *Les 7 boules de cristal* [p. 5] où le chat fait reculer Milou et pages 6 et 9 de *Les Bijoux de la Castafiore*. C'est régulièrement le chat qui, par sa simple présence, déclenche les catastrophes parce que Milou court après lui à travers le château sans considération pour les obstacles. Et c'est Milou, le chat ayant toujours le dernier mot, qui déclenche la colère du capitaine ou est puni par Tintin. Mais est-ce toujours ainsi?...

Ce 15 août 2022 dans *Ouest-France* Romain Pauquelin nous informe qu'un chat adopte un adorable chiot. Il ajoute "*comme quoi la guerre entre les chiens et les chats n'existe pas vraiment*". Cette formulation est intéressante car elle donne une image différente de celle défendant – comme une certitude acquise au cours des temps passés – le fait que chien et chat ne peuvent pas s'entendre. Hergé lui-même en présentant Milou et le chat assis côte à côte à la fin de *L'affaire Tournesol* [p. 62] défend à sa manière cette idée.

C'est aussi l'analyse que fait Gabriel Castantiec dans sa conclusion: "*On pourrait dire que Milou et le chat du capitaine s'entendent comme chien et chat! Mais là aussi la situation évolue d'un album à l'autre et on va voir Milou et le chat devenir copains*" (op. cit.). Côte à côte et complices comme à la page 9 de *Les bijoux de la Castafiore* où Milou sur ses quatre pattes exprime sa pensée "*Moi, je ne supporte pas ces bêtes qui parlent*" (il s'agit ici du perroquet de la Castafiore). Et – à la page 10 de *Tintin et les Picaros* – réfugiés sous un meuble.

Alors, que dire de plus? Sans doute beaucoup de choses. De *pourquoi* et d'autres *parce que* et d'*encore*. Oui Milou ne parle pas mais il réfléchit et traverse beaucoup d'aventures. Oui le chat du capitaine défend – avec raison – son territoire avec habileté et malice, quitte à faire accuser et/ou punir Milou. Mais ce sont deux personnages complémentaires qui, sous la plume d'Hervé, au-delà des rencontres portées par leurs ignorantes différences, finissent librement par s'accepter.

S'accepter dans une complicité surprenante sans l'intervention de Tintin ou du capitaine Haddock. Complicité dans laquelle le perroquet n'aurait pas sa place, car, sous influence, il répèterait sans réfléchir ce que la Castafiore veut lui faire dire. En ce sens, Milou a raison: parler pour quoi faire?

Enfin, ce que nous montre Hergé, ne serait-il pas en quelque sorte une manière de questionner ce qui nous paraît être une évidente certitude: le chien ne peut qu'agresser le chat. Posé comme cela, rien alors ne saurait changer dans ce monde: le chat serait toujours agressé par le chien. Et le chat défendrait toujours son territoire et sa liberté. Toujours! En sommes-nous vraiment sûr? Et si... quelquefois les choses se passaient autrement!

Un chat adoptant un chiot, c'est une nouvelle importante, n'est-ce pas écrit dans *Ouest-France* du 15 août?

Ce même 15 août, alors que nous sommes en vacances chez une des sœurs de mon épouse, je découvre – photos à l'appui – que Rookie (chienne berger américain miniature) vit en bonne intelli-

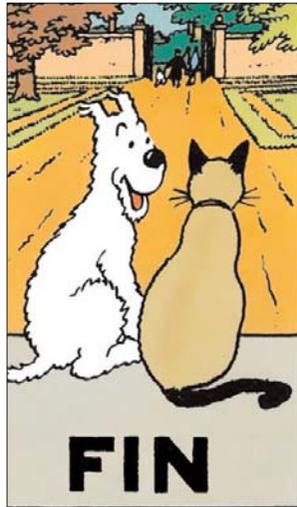
gence avec Rox (chat roux européen) – depuis leur adoption en février 2021 – dans la famille d'une de nos nièces.

PS: Ce lundi 8 août 2022 nous célébrons la journée internationale du chat. Et ce vendredi 26 août ce sera celle du chien.

Sur les routes des vacances (entre autres animaux) chats et chiens partagent toujours les mêmes souffrances. Celles de leurs indignes et incompréhensibles abandons...

*Blacé, Rhône, le 17 août 2022.*

1. In «Moulinsart chronique. La vie de château», (<http://moserm.free.fr/moulinsart/chroniques70.html>)



L'ATTENTE



La nuit s'est assise sur mes genoux.  
Parce que la fenêtre est restée grande ouverte sur  
le gazouillis des étoiles?

Elles chuchotent en clignant de l'œil:  
Raconte-lui une histoire, raconte-lui une histo-  
re...

Je chuchote que je n'ai rien à dire: la vie m'a lais-  
sé boire à ses lèvres et je suis tellement ivre que je  
bafouillerais si je disais un seul mot.

Alors chante-lui chante-lui une histoire...  
Je me sens si vieux que mes os chanteraient faux.

La nuit m'a serré dans ses bras.

Parce que l'air est étouffant et s'engouffre par la fenêtre ouverte

J'attends les courants d'air frais qui soulèvent les voiles des yeux et je vois...

Frissons, sueur évaporée doucement envolée. Aucun parfum n'a jamais remplacé celui que tu poses dans ton cou du bout du doigt, tête en l'air, regard épris. Les mèches batifolent autour de tes yeux clairs et tes cheveux sentent le romarin où tu t'es penchée pour cueillir un brin à poser sur les abri-cots trop acides.

Le toucher de tes mains sur mes épaules tu t'en rappelles... ou pas. Mes doigts ne se posent plus sur le clavier en imitant tes caresses pour que l'on me dise "Tu joues bien, tu joues léger". Tes doigts enlacés à mes cheveux donnent le tempo, tes lèvres près de mon oreille chantonnent si juste et ton parfum toujours...

Tu sais... Le chat a mis les bouts un matin glacial; de ces matins que tu aimes pour le givre devant ta bouche et le craquant de tes pas sur l'allée embuissonnée. Je l'ai tant caressé qu'il a perdu son poil; il est parti osseux et feulant à peine d'avoir tant appelé.

Il avait perdu le goût des choses simples du lit au fauteuil et de l'écuelle propre aux cachettes dans le jardin, sous le lilas, à l'ombre du forsythia.

Dis-moi... Qu'as-tu fait des oreillers moelleux où nous posions nos têtes pour dire qu'après on serait toujours deux; je disais après quoi? Et tu suais des yeux comme une vieille femme qu'un grand mouchoir essuie. Je me contente des coussins que tu as laissés mais ils n'ont le parfum d'aucune joie.

Qu'as-tu fait des compotes et des tartes sucrées? Les guêpes s'ennuient ferme et le chien du voisin ne lève plus le nez gourmand des gosses mal léchés. Je lui ai lancé du pain par-dessus la clôture mais il m'a grogné après. La saveur des fruits lui manque autant qu'à moi.

La nuit s'est assise sur mes genoux et pèse son poids d'ennui.

De nos querelles gamines d'où tu sors échevelée il ne me reste que le verre cassé que je n'ai pas ramassé et les mégots débordant du cendrier répandus sur le tapis.

La nuit s'est invitée et je lui ai offert un alcool de poire.

Parce que tu l'avais oublié au fond d'un placard il n'avait plus de goût.

À force de siroter j'ai raconté l'histoire de tes pas sur le quai de gare où je t'ai surprise un jour et

nos ébats dans le wagon couchette et puis j'ai dû chanter à cause de l'ivresse ou de mes trente ans retrouvés.

La nuit s'est installée sur le canapé couvert de poils et je crois s'est assoupie.

Les étoiles ont cligné alors je me suis souvenu de ton visage dans les phares et ton geste de la main pour m'arrêter. Tu m'as dit "Rentrons" et moi qui t'attendais depuis des semaines je n'ai rien répondu. J'ai mis ma main sur ton genou, glissé sur ta cuisse et puis dans tes cheveux et tu as ri.

Combien de fois es-tu partie et revenue comme le chat et les saisons sans que mon cœur s'arrête?

La nuit s'est enfoncée dans les oreillers où nous posions nos têtes mais, elle, elle n'a rien dit.

Parce que je marmonne comme un ivrogne et que mes rots puants l'importunent la brise a soufflé les bougies que j'avais allumées pour que tu retrouves le chemin de la maison, du chat pelé et du chien affamé du voisin.

Quelle dispute soudaine t'a fait fuir encore?... Je ne m'en souviens pas.

La nuit me serre dans ses bras et je pleurniche sur son épaule, la morve au nez et les yeux giclant des seaux d'eau salée.

Parce que la cave et le cellier sont vides j'ai dû quémander ma soupe au chien d'à côté; il ne m'a pas laissé approcher et le chat – il est revenu lui aussi comme si de rien n'était – a gardé sa souris pour la croquer plus loin à l'abri de mes appétits d'homme ivre.

La nuit s'est éclipsée et l'aube a joliment peinturluré d'un éclat bleu-rosé le cadre de la fenêtre. J'ai les yeux qui pétillent et la tête en lambeaux.

Parce que l'alcool de poire est fini et la nuit retirée j'effleure les touches du piano agonisant qui gémit après tes caresses.

J'attends les nuits d'après. Je leur raconterai l'histoire de ton châle vert pomme qui glissait sur tes épaules nues et des mocassins prune que tu serrais dans tes mains pour traverser la rivière en bas du champ où nous avons roulé, les boucles de cheveux que je cachais dans les partitions de Mozart,

mes mains sur ta taille qui tournait, tes jambes à ton cou qui fuyaient le vent dans le pré, ton sourire canaille et tes yeux clos sur la musique, toi si loin si loin. Je ne sais plus pourquoi nous nous sommes encore battus comme des chiffonniers mais...

Je chanterai à tue-tête "Le nocturne" de Chopin et des berceuses pour l'enfant qui n'est pas là et que tu cherches... Je crois que tu es partie pour lui... pour l'enfant que nous n'avons pas fait.

C'est ça, dis-moi?

Dis-moi... que je puisse dormir un peu en attendant tes rires et la nuit qui se souvient de toi.



## CHIENNE DE VIE



Bougre, quelle énergie! Et un et deux, du bureau au fauteuil en un saut. Monsieur siamois venu des States ne perd pas de temps. Ouais, il conquiert l'espace de toute la maison sans inquiétude, comme un homme qui croit aux règles, aux démonstrations des mathématiques. Je lève les yeux au ciel. Ce rival, je ne vais en faire qu'une bouchée, le mastiquer, le croquer, l'abandonner au sort de ma denture: mes grosses molaires. Je gronde, j'aboie jour et nuit, je me fiche pas mal des rumeurs qui vont sur moi. Je fatigue mes proches avec mes sautes d'humeur. J'importune. Je ne me voile pas la face.

Voyez-vous, la sérénité de ce renégat me met hors de moi. Je n'en dors plus. Cette charogne va me le payer. Je romps toute communication. Inutile. Improductif. Ce minet se désintéresse de tout. Si au moins son insolence m'indifférait. S'il me venait un sentiment noble, comme mon aptitude à donner la patte puis l'autre. Ah, ce tendre souvenir d'un coup se dresse dans ma mémoire... La patte posée sur le ventre de ma mère pour stimuler la production de lait.

Il me cherche des noises. Je vois bien qu'il m'espionne, la queue entre les pattes. Il n'a pas l'air comode. On dirait que je dérange. Ma beauté doit l'exaspérer: mes yeux bleus en amandes, ma taille extrêmement mince, ma robe aux multiples couleurs. Je suis un indubitable top model. Avec ses pattes trop courtes et son ventre à deux doigts de toucher le carrelage, il peut dire bye-bye à une carriè-re sous les projecteurs.

maison isolée  
chien et chat sur le perron  
fleurs de magnolia

En ce début d'été, l'odeur fraîche et voluptueuse des magnoliers se répand dans le jardin. Soudain, la rage vient toiser les deux ennemis. Bataille à coups de branches mortes de magnolia. Aveuglés par la jalousie, un quart des percussions reste en suspens, ne frappant que le vent. Pif, pif, paf! Nom d'une pipe, quelles pitoyables brebis galeuses! Se bouffer le nez de la sorte est imbuvable. Qu'est-ce que ça veut dire? Ils tiennent même le ciel en haleine et font fuir les étoiles.

- Regarde-moi.
- Hé bien, je te regarde.
- Ne devines-tu pas que je suis fâché?

- Fâché de quoi ?
- Fâché que nous soyons fâchés.

On dit dans le village qu'une ombre apparut au pied du magnolia. Une voix fatiguée, étouffée et calme, trembla dans la nuit: "Obéissez, vous entendez? Obéissez et cessez le combat".

Sur ce, je leur souhaite un heureux bonheur. Ils s'étreignent avec un plaisir charitable. Ces deux chameaux ont les yeux baignés de larmes. Le petit chien hoquette: "Hummm monsieur siamois".

Monsieur siamois ronronne et ronronne et ronronne. Il fait chaud. L'été sera long.

Je remue la queue avec enthousiasme. Mes babines s'étirent vers les oreilles. J'ai l'œil vif, brillant, les pupilles dilatées. Je lui parle d'une voix douce. Les chats aiment ça. Il me répond par une sorte de roucoulade bienveillante, en gage d'affection réciproque.

Ce petit chien me plaît. Oui, il est gros, court sur pattes, mais il est un chien de race pure et non un bâtard, ou pire, un corniaud, dont l'origine est quasiment impossible à distinguer.

Le parfum du magnolia au jaune narcisse plonge les tourtereaux dans des eaux aux profondeurs cavernueuses: étourdis par l'essence florale et agrumée des fleurs. Ils restent des heures, assis l'un près de l'autre, à parler et à se taire.

J'essaie de remonter le cours de leur conversation. Peine perdue. Monsieur siamois passe la langue dans le désordre roux de ses poils. Il s'étire. "Anne, ne cherche pas" me dit-il. Je me tourne vers lui. J'enchéris: "J'ai compris, c'est l'amour". Il me répond:

"Oui. Le véritable amour".

Le petit chien entre dans le salon. Il soupire. Ma présence le refroidit. Il profère à voix basse: "Je n'aime pas la curiosité de cette femme". Je sors le saxophone de l'étui. J'improvise. Je redoute sa réaction. Il baisse les yeux sur mes pieds. J'enchaîne fausses notes sur fausses notes. Une vraie cure de canards.

Je vous conseille, entre nous, de choisir un autre instrument. Dis-lui, mon matou. Elle le fait exprès? Qu'elle prenne des leçons! Je supporte mal cette cacophonie.

- Hélas, cher petit chien, les maîtres de musique n'ont pas eu la patience de me former.

Peut-être que la fleur du magnolia m'écœure. Je me sers un verre de vin. Puis deux. Et encore. Vautrée dans mon fauteuil. Je bois. D'un trait. Le ciel noircit. J'entends les sentiments de monsieur siamois et du petit chien.

Et moi. Condamnée à ne plus aimer.



## LE CHOIX DE FIRMIN



Enfin on sonne à sa porte.

Il pensait que ce serait la veille. Toute la journée il n'a pu s'empêcher de guetter, incapable de lire son journal, parcourir pour la énième fois l'album photos de leur mariage, faire ses mots mêlés, parler à ses plantes, interroger du regard le poisson rouge qui tourne en rond dans son bocal depuis dix ans déjà. Il attendait.

Avec la gourmande impatience d'un enfant auquel on a promis un cadeau.

D'ailleurs n'est-ce pas devenu, chaque fin d'année, son cadeau de Noël, leur cadeau à tous deux ? Tout son mois de décembre est tendu vers le choix futur. Quel calendrier de la poste fera face au grand portrait photographique de Judith, à 78 ans, regard de ciel d'orage adouci par le sourire éternel de ses lèvres mutines ?

Dix ans qu'elle n'est plus là, dix ans qu'il cultive la terre des souvenirs et des regrets. Pourquoi lui avoir refusé la présence d'un chien ou d'un chat à leurs côtés ? À défaut de l'enfant qu'ils n'ont jamais pu engendrer et de celui qu'ils se sont enfermés à ne pas vouloir adopter. Soit la nature leur offrirait une descendance, soit elle les en priverait, s'étaient-ils accordés à se promettre.

*Firmin, ce serait si doux de câliner un chien, un tout petit petit comme celui de ta cousine Marthe. Pas un grand comme celui qui t'a mordu quand tu avais six ans ou comme Médor le chien de mon enfance, murmurait souvent Judith, après sa ménopause, tout en promenant le bout de son doigt sur la fine cicatrice du menton de son époux.*

*Je ne te suffis plus.*

*Tu sais bien que ce n'est pas pareil.*

Et Judith se refermait sur son désir avant de réitérer sa demande quelques semaines plus tard. Incidemment, comme elle aurait laissé tomber son gant pour qu'il le lui ramasse et le lui tende sans réfléchir, dans un geste de galanterie désuète.

Puis ce fut : *Firmin puisque tu redoutes toujours d'approcher d'un chien, ne pourrions-nous pas prendre un chat près de nous ? Il y a en tant à la SPA qui attendent qu'on les aime...*

*Judith, as-tu oublié mon allergie aux poils de chat ?*

*Ah il me semblait qu'elle disparaissait. L'autre soir, chez les Martins, tu n'as pas éternué quand leur chat est passé près de toi.*

Aïe ! Firmin se maugréait sur son manque de vigilance. Ne pas oublier d'éternuer plusieurs fois en présence d'un chat.

Quelle bêtise que sa jalousie ! Quelle trahison, ce mensonge "allergique" qui les a privés de la compagnie d'un chat ! La faute à sa mère, oui, sa faute à elle ! Elle qui ne savait pas lui parler sans lui crier dessus tout en lui tournant le dos pour attraper le gros Néron dans ses bras, l'embrasser sur le bout de son museau, fourrager de tendresse dans la rousseur de ses poils veinés de blanc et lui chuchoter assez fort pour que Firmin entende : *Mon petit chéri, mon tout doux, toi seul me comprends* avant de quitter la pièce, laissant Firmin le cœur tordu de haine et d'envie pour le chat de la maison.

Alors, imaginer Judith prenant leur chat dans ses bras, imaginer Judith dormant dans leur grand lit au cadre de bois sculpté par Firmin, le chat collé contre la chaleur apaisante de sa peau... Imaginer Judith plus amoureuse de l'animal que de lui. Non. Cela avait été au-dessus de ses forces. Et encore

plus de le lui avouer. Maintenant il se traite d'imbécile. Cela ne change rien. C'est trop tard. La sonnerie insiste.

Oui, oui, j'arrive. Qu'est-ce qu'il a aujourd'hui le facteur? Il sait bien que Firmin ne se déplace qu'avec prudente lenteur par manque d'équilibre et coquetterie de vieil homme qui refuse l'aide d'une fausse troisième jambe, d'une canne quoi!

*Firmin, je t'entends encore ronchonner, attention à ne pas mal vieillir*, s'amusa Judith. Firmin lance un clin d'œil au portrait figé de sa femme et ouvre la porte de sa maison de pierres grises posée à la sortie du village. *Ou à l'entrée selon dans quel sens on arrive*, corrigeait Judith.

Ce n'est pas Albert, le facteur de Marchenoir depuis nombre d'années. C'est un jeune homme en ses lieu et place. *Bonjour monsieur Groues, je suis Gérard de la commune de Firemont, je remplace mon collègue Albert qui a dû garder le lit suite à une mauvaise chute. Ne vous inquiétez pas, il s'en remettra. Je termine par vous car mon collègue m'a dit que vous aimiez bien prendre votre temps pour choisir. J'espère que vous trouverez votre bonheur dans ce qu'il me reste*. La fatigue se lit sur les traits tirés du facteur qui semble chercher du coin de l'œil où poser sa sacoche et ses fesses.

*Asseyez-vous donc là*. Firmin désigne la grosse pierre, creusée en son milieu, qui sert de banc devant la maison. Il s'assoit à son tour. Il a besoin de calmer les battements désordonnés de son cœur. Quelle illustration va-t-il trouver à offrir à Judith pour la future nouvelle année: 1972?

Hier soir il a réussi à décider, après moult atermoiements, qu'il reprendrait un chat, c'est qu'il a fini par bien s'habituer à ces petites bêtes. Au départ il s'était promis d'alterner: une année un chien, l'autre un chat. Et puis, de temps en temps, il a pris des licences avec sa promesse. Quand l'un ou l'autre de ces animaux aurait tant plu à Judith.

Firmin regarde chaque calendrier que lui tend le facteur. Des paysages de campagne, des bouquets de fleurs. Ah là, un troupeau de vaches. Maintenant une petite fille jouant à la poupée.

*Hum, Albert ne vous a rien dit?*

*Pardon?*

*Je ne veux pas de calendrier sans photographie d'un chien ou d'un chat. Un seul. Pas toute une portée de chatons ou une meute de chiens. Y a pas assez de place dans mon cœur et de temps dans ma vie pour trop d'amours différentes*. À la mine étonnée de Gérard, il est clair qu'il n'en savait rien. Il farfouille à l'intérieur de sa besace. Pourvu qu'il en reste au moins un qui plaira au vieux Firmin. Dans sa commune, il y en a aussi des anciens comme celui-là, aux bizarres idées fixes. Pas moyen de s'en débarrasser tant qu'on n'a pas accédé à leur lubie.

Ah, voilà un calendrier qui fera l'affaire! Un magnifique chat aux yeux verts et aux longs poils roux et blancs se prélassait sur le bord d'une fenêtre ornée de jolis rideaux aux volants de fausse dentelle. Firmin repousse le calendrier d'un geste brusque. *Non, non, pas de roux! Je suis allergique aux poils roux*. Gérard replonge illico le nez dans sa sacoche pour dissimuler son air désespéré. Ah, enfin, un chiot, un adorable petit chien avec un nœud rouge sur le sommet de son crâne. Ses poils sont châtain clair. Il est assis au milieu d'un panier en osier au bord ourlé d'un ruban du même rouge que son nœud papillon.

Firmin contemple cette image. Une minute passe. Gérard respire mieux, il va pouvoir se lever, partir s'offrir un p'tit blanc sec au troquet de Suzette, belle occasion de la revoir. Sans oublier, avant, d'encaisser le don pécuniaire de Firmin. De Firmin qui secoue la tête et qui repose le calendrier sur les genoux de Gérard.

*Oui, il est bien mignon mais j'ai promis hier soir à Judith que, pour cette nouvelle année, nous aurions*



à nouveau un chat. L'idéal serait que ce soit le même que celui de 1971 : un noir avec le bout des pattes blanc. C'est qu'on s'habitue, hein, à avoir cette petite bête pendant douze mois sous les yeux.

Gérard est catastrophé. Fallait que ça tombe sur lui. Son collègue, l'Albert, il n'aurait pas fait exprès de chuter pile poil au moment de la distribution de ces maudits calendriers ! Pour ce que ça rapporte par ici. Les gens du coin comptent leurs sous plus qu'ils ne les dépensent.

Mon dieu, faites que je lui dégote son fichu calendrier.

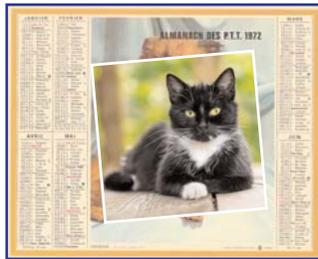
*Vous voulez peut-être boire du café ? J'aurais dû vous le proposer bien avant, j'en ai encore de celui d'hier. Je vous réchauffe une tasse ?*

Non, la réponse a fusé sans que Gérard ait pris le temps de réfléchir. Il n'a plus qu'un seul désir : rentrer chez lui sans même passer par le bar de Suzette.

*Faites voir celui-là.* Firmin tend la main vers un calendrier qui s'orne d'un groupe d'enfants jouant aux billes dans la cour d'une école. *Je vais le prendre.*

*Mais...* Gérard ne termine pas sa phrase.

Firmin enchaîne : *C'est que je viens d'avoir une idée. Je vais découper le chat de 1971 et le coller sur la photographie de ce calendrier de 1972. Comme ça, on aura le même. Je continuerai à l'appeler Junior. Elle avait raison ma Judith, on s'attache, on s'attache à ces petites boules de poils. Elles vous manquent quand elles ne sont plus là.*



*CHIEPZ ET CHANK*



C'est un beau matin de printemps et Chank prend le premier soleil sur le banc de pierre adossé à la vaste maison. Les rayons rasants filtrent au travers des branches du tilleul et dessinent sur les graviers des arabesques changeantes. Chank voit Chiepz qui avance vers lui de son allure pataude au travers du miroitement des ombres et de la lumière.

– Alors Chank, c'est fait? demande Chiepz.

Chank plisse les yeux, incline doucement la tête.

– À moitié. L'un des deux seulement. Dans l'escalier...

– Et l'autre? Tu ne t'es pas occupé de l'autre?

– Hé Chiepz, je ne peux pas tout faire en un seul jour. Et si je peux encore tirer deux ou trois petites gratifications, je ne vais pas me précipiter. Et toi?

– Oh, moi... dit Chiepz d'un air accablé. Ce n'est pas aussi simple pour moi. À cause des traces. Des grosses traces que je risque de laisser. Des traces qui...

Chiepz fait claquer ses mâchoires d'un air entendu. Chank acquiesce. Il veut bien entendre que ce ne soit pas simple pour Chiepz. On imagine que tout ce qu'il pourrait entreprendre serait un peu, disons... grossier! Mais il y a surtout que Chiepz n'est pas très dégourdi. Il manque d'imagination pour créer les situations favorables.

– Tu imagines ça! dit-il en claquant de nouveau les mâchoires. Des traces! Des grosses traces. Et toi, tu en as laissé des traces? demande Chiepz.

– Je ne crois pas. Petites caresses en haut de l'escalier. Insisté à la troisième marche en me frottant à ses jambes avec insistance. Il a fallu qu'elle se baisse. Quand je me frotte à ses jambes elle ne peut pas résister. Et quand elle a voulu attaquer la marche suivante, j'ai bondi, fauché la jambe d'appui et hop! Dégringolade...

Chiepz s'allonge au pied du banc. Il dodeline de la tête et dans un tic incontrôlable, claque une nouvelle fois des mâchoires :

– Et alors? Comment c'était, la suite?

– Bof! Comme à chaque fois... Boule de vêtements, de cheveux et de bras désarticulées qui dévale la pente. Ah oui : le cri aussi...

– Ouh! Et l'autre? Il n'a rien entendu?

– Je ne crois pas. Il dormait. D'ailleurs il dort encore il me semble.

– Donc, le bordel va se déclencher dans pas très longtemps. Et tu ne crains pas qu'il se méfie quand il va comprendre ce qu'il se passe?

– Ah, mon ami... je ne pense pas qu'il puisse jamais comprendre ce qu'il se passe!

Chiepz change de position, la tête légèrement levée vers Chank qui continue de le dominer depuis celle qu'il occupe sur le banc.

– J'ai une idée, dit Chiepz. Enfin disons, une proposition à te faire. Comme on le sait bien tous les deux, dès que je m'en mêle, c'est tout de suite visible, transparent. Et à coup sûr, je vais me faire pincer...

– Il n'y a pas d'escalier, chez toi?

– Mais non, c'est désespérément plat. Et il utilise un ascenseur cet imbécile...

Chank regarde avec insistance la masse imposante de son ami : "Et si tu te contentais de l'enfermer dans une pièce? En lui faisant peur, tu vois? Tu l'empêches juste de sortir. Si tu fais ça comme il faut, c'est même lui qui va s'enfermer de l'intérieur pour échapper à la menace! Tu sais comment ouvrir les portes en appuyant sur le bec de canne, non? Si tu ouvres la porte à chaque fois qu'il l'aura repoussée, c'est sûr qu'il va s'enfermer à clef tout seul. Alors au bout d'un moment, sans boire et sans manger..."

– Ça va durer une éternité, déplore Chiepz. Il a une santé de cheval ce mec. Et puis il n'est pas encore très vieux. Il est solide! Non vraiment, je ne le sens pas. Attendre des jours comme ça, ça va être déprimant!

Chank plisse les yeux. Laisse traîner son regard sur Chiepz lequel croit lire un certain dédain dans ces yeux verts qui ne se fixent jamais sur rien. À moins que ce ne soit qu'un effet de sa nature. Parce qu'avec Chank, on ne sait jamais ce qu'il pense vraiment.

– En réalité Chank, je voulais te demander si tu ne pourrais pas t'occuper de mon bonhomme.

– Ben voyons! En somme, tu as la trouille, tu es incapable de faire preuve de patience et tu veux que quelqu'un fasse le boulot à ta place, grince Chank.

– On pourrait le faire à deux. Tu trouves la bonne idée – toi, tu as toujours de bonnes idées – et je fais ma part de travail. Non?

Cette fois, le regard de Chank le fixe d'une manière telle que Chiepz sent les poils de son échine se hérissier. Vieux restes d'un antagonisme ancestral... mais Chank le surprend encore :

– Tu as assez de force pour ouvrir les portes, alors est-ce que tu pourrais bouger, je ne sais pas moi : une table? Un tonneau? Un gros objet un peu lourd?

– Mais sûrement, sûrement! affirme Chiepz. Je peux bouger des trucs énormes, tu sais!

– Et est-ce que tu saurais l'emmener à un endroit quelconque? En jappant de manière lamentable. En courant vers lui puis vers l'endroit en question? Et est-ce que lui, il comprend quand tu fais ça?

– Oui, oui. Il n'est pas idiot. Je peux l'emmener où je veux...

– Pour ma part, je sais grimper aux arbres, rétorque Chank de manière énigmatique.

Puis il ajoute en se relevant : "Bon, finalement, je m'occupe du mien tout de suite, on fera le tien demain et dans quelques jours on se fait adopter ailleurs..."

– Alors, qu'est-ce qu'on a ? demande le commandant de gendarmerie qui a regardé de nombreuses séries policières et qui a adopté malgré lui les tics de langage communs aux personnages de ces fictions ridicules. Car s'il y songe, le commandant dirait volontiers "ridicules" à propos de ces fictions, parce que lui, il est impliqué dans des histoires vraies de la vraie vie ! Et dans la vraie vie, ça ne se passe pas du tout comme cela ! Il n'empêche. Les tics de langage étant ce qu'ils sont, il redemande à ses hommes qui ont fait les premières constatations : "Alors, qu'est-ce qu'on a ?"

– Dans cette maison, on a deux petits vieux qui ont dégringolé dans l'escalier. Difficile de savoir ce qu'il s'est passé exactement. Est-ce qu'ils se sont disputés ? Bousculés ? Ou bien, l'un a trébuché et a voulu retenir l'autre sans y parvenir. En tout cas, le résultat est le même : double chute et double décès !

– Bon. Faut bien mourir de quelque chose, pas vrai ! Combien de temps, d'après toi ?

– À vue de nez, dit le gendarme en esquissant le froncement de nez de rigueur, je dirais cinq ou six jours.

Le commandant fait le tour de la scène où gisent les deux corps. La femme porte une chemise de nuit blanche, ceinte de dentelles et retroussée de façon obscène jusqu'en haut de ses cuisses. L'homme porte une sorte de pyjama de bagnard, mais avec des rayures brunes. Ils sont enchevêtrés au sol dans une flaque de sang séché, comme enlacés. Vieux couple que la mort n'a pas séparé. Pensif, le commandant lève la tête vers le haut de l'escalier monumental et c'est à cet instant qu'il voit le magnifique chat noir, immobile, assis sur son postérieur quelques marches au-dessus des deux corps et qui semble lui aussi regarder la scène d'un air pénétré.

– C'est le chat de la maison ?, demande le commandant.

– Je n'en sais rien. C'est bien possible. Il semble vissé à la marche. Depuis que nous sommes entrés dans la maison, il n'a pas bougé une moustache...

– Et tout à l'heure tu as dit : "dans cette maison...", il y a autre chose ?

– Ben oui, quand même ! C'est d'ailleurs ce qui est curieux. Dans la maison d'à côté on a un autre macchabée à peine plus frais que ces deux-là. C'est même lui qu'on a découvert en premier. Un appel des voisins. Quentin est passé par le jardin pour demander ici s'ils avaient vu quelque chose. La porte était ouverte, il est entré et a trouvé ces deux-là...

– Et à côté ? Il est aussi tombé dans l'escalier ?

– Non. Mais il est tombé quand même... D'un cocotier. Tenez... on voit d'ici le haut de son plumet.

– En somme, c'est un genre d'épidémie de dégringolades. D'accord. Merci. Je vais jeter un œil.

Le commandant ressort de la maison, suivi par le chat noir qui a bondi derrière lui et qui sur le seuil, se frotte à ses jambes. Machinalement, il se baisse, flatte les flancs de l'animal, constate à cette occasion qu'il n'a que la peau sur les os. "Pauvre petit bonhomme, dit-il à voix haute. Si tu es resté six jours sans croquette, tu dois avoir une faim de loup !"

Dans le jardin de la maison voisine, il rejoint Quentin et Jean-Martin qui discutent au pied de l'improbable et immense cocotier.

– Dites, vous aviez déjà vu des arbres comme ça par ici, vous ? demande le commandant.

– À dire vrai, commandant, négatif ! répond Jean-Martin. Et un mec de son âge qui essaye de grimper dans un tel arbre, ce n'est pas non plus très banal !

– C'est ce que j'étais en train de lui raconter, ajoute Quentin. Il y a quand même un précédent fameux : Keith Richard, vous savez le guitariste des Stones, eh bien, il a dégringolé du haut d'un cocotier. Quand on lui a demandé ce qu'il foutait là-haut, il juste répondu qu'il avait vu le cocotier et que

ça lui avait donné envie de grimper!

– Bon, OK, coupe de commandant. Mais le nôtre là, il s'est passé quoi? C'est pas un guitariste de rock 'roll quand même?

– Pas très difficile à comprendre. Je dirais qu'il a appuyé l'échelle sur l'arbre... Oui, celle-là, l'immense échelle qu'on a trouvée sur le sol. Il a grimpé et arrivé en haut, il s'est cassé la gueule. Alors soit l'échelle a glissé. Ou bien il y a eu un coup de vent? Ou alors il s'est juste attrapé un vertige carabiné! En tout cas, l'échelle s'est dérobée sous ses pieds et patatras!

– Je voulais dire : est-ce qu'on peut savoir pourquoi il s'est amusé à grimper sur cet arbre? Vous avez retrouvé des outils? Des branches élaguées? Un truc qui nous dirait ce qu'il est allé faire là-haut?

– Non, chef! Négatif. Juste l'échelle par terre et ce gars enfoncé dans la pelouse depuis quatre ou cinq jours. Enfin, si quand même. Il y avait aussi ce grand chien roux allongé au pied de l'arbre qui n'arrêtait pas de gémir et de pleurer. C'est comme ça que les voisins se sont décidés à venir voir ce qu'il se passait!

Le commandant voit le chien roux au pied du cocotier. Il a été rejoint par le chat noir qui semble se frotter à lui. Les deux animaux serrés l'un contre l'autre les dévisagent, avec toute la douleur du monde dans leurs yeux tristes. Ces deux-là sont copains visiblement. Et en deuil!

\*

Quelques heures plus tard, les gendarmes ont emporté les corps et quitté les lieux. Aux grilles de la maison au cocotier, ils n'ont pas prêté attention à la petite fille et à son père, agglutinés parmi la foule. La fillette secouait la main de son papa: "Oh! Regarde papa ! Regarde comme ils sont tristes ! Et comme ils ont l'air gentils tous les deux. Papa, on ne va pas les abandonner, hein? On va les prendre. J'ai toujours voulu avoir un chien et un chat. En plus, ils sont amis, regarde! Tu me promets, dis? On va les adopter. Tu me promets, mon petit papa!"



LA COCCINELLE



Il était une fois,  
Une jolie coccinelle  
Se posant sur un toit,  
Pour étirer ses ailes

Elle contemplait les cieux,  
Scrutant les nuages  
Espérant voir au milieu,  
Les signes d'un présage

Sur le toit voisin,  
Se tenait un chaton ;  
Il avait un air coquin,  
Mais de belles façons



L'un l'autre s'apercevant  
Presque au même instant,  
Ils firent fièrement semblant  
De s'ignorer superbement

Chaton lustrant son pelage,  
Coccinelle vibrant des ailes,  
Chaton jouant les vieux sages,  
Et coccinelle repliant ses ailes

Mais soudain, venant du ciel,  
Apparut une douce tourterelle ;  
Nos amis écarquillèrent les yeux,  
Se demandant si c'était bien réel

Saluant nos deux compères,  
D'un doux battement d'ailes,  
Elle avait tout pour plaire,  
Étant même un brin fière d'elle.



Chaton, prenant son air le plus charmeur,  
Fit les doux yeux à cette délicieuse nouvelle,  
Sous le regard goguenard et réprobateur,  
De la jalouse et intolérante coccinelle.

Le fier félidé ignorant son attitude,  
Fit le beau devant la demoiselle,  
Mélangeant comme à son habitude,  
Consonnes et voyelles



Notre coccinelle se tenant les côtes,  
Était secouée de violents éclats de rire,  
Trouvant la tourterelle bien sottte,  
D'apprécier le jeu de ce triste sire

Mais comment finir cette histoire ?  
Chacun retournant dans son univers ?  
Ce serait une fin peut-être provisoire...  
Voyons ce que le lecteur préfère...

Le tragique n'étant jamais bien loin,  
Tourterelle, vexée, mangea la coccinelle,  
Ne voyant pas chaton, qui avait faim,  
Bondir, et la dévorer jusqu'aux ailes... !

Mais, imaginons plutôt le mariage  
Du chaton et de la tourterelle  
Pour donner un plus beau visage  
À cette drôle d'histoire virtuelle

Mais, me direz vous,  
Et la coquine coccinelle ?  
Elle quitta cette histoire de fous,  
Et fièrement, rentra chez elle...



Hervé GOUZERH

*MANQUE DE CHANCE*



J'habitais au 13  
dans la Ville des chats

Le bourgmestre me prit  
lui d'ordinaire si prévenant

et me jeta  
sur un pont qui la veille  
n'existait pas

Lors je vous écris depuis l'enfer  
C'est la saison

On s'habitue

Ô gentils de la ville  
pour votre peine vous aussi

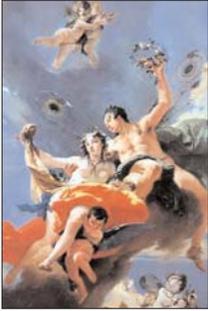
cuirez bientôt



## QUELLE VIE DE CHIENS ET DE CHATS! PATTES CROISÉES, CROQUETTES ET CARESSES.

J'ai tant à dire mais je procrastine et je reporte encore et toujours... Pas facile d'écrire sur ces animaux qui enchantent mes journées dans le meilleur des cas ou qui les pourrit dans les jours sombres.

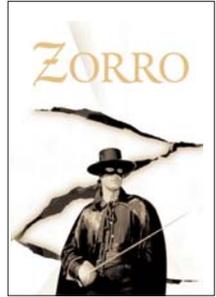
Zéphyr et Flore - Tiepolo - 1734



J'ai bien évidemment de nombreuses anecdotes en tête mais à peine ai-je sorti ma feuille dans le jardin que Zéphyr, européen tigré fauve, s'installe dessus et, de sa tête, demande des caresses et tente de s'emparer de mon crayon. Aucun aboiement intempestif ne viendra interrompre mon récit si ce n'est celui d'un chien voisin: je n'abrite plus que des chats chez moi.

Du plus loin que je m'en souviens, j'ai toujours eu un chien ou un chat, voire les deux. Enfant, j'allais dans la niche de Zouki, corniaud noir et blanc et bon prince, il m'accueillait avec joie et nous faisons gamelle commune! À cette époque, on donnait des restes de cuisine au chien... La chatte Zorro, européenne noire, était fort docile, et se laissait promener dans le landau de poupée.

Jeune adulte, Oxalys, européenne tigrée, a partagé ma vie. Chalalice, comme la nommait ma fille, a été percutée par une voiture. Désarmée, j'ai conduit ce petit corps fracassé chez le vétérinaire. Les blessures à la tête ne lui ont laissé aucune chance. Morose, triste comme une succession de jours de canicule, je sombrais dans la déprime. Mon chien Iagos, un labrit gris arlequin, se sentait bien seul sans sa compagne féline. Le petit berger, originaire de Gaillagos dans les Hautes-Pyrénées, a passé sa vie loin de ses montagnes natales. La vente des chiots de la portée fournissait l'argent de poche des enfants pour l'année; s'il n'avait pas été vendu, il aurait rejoint un berger. Il était sensible au tintement des cloches des églises: il faut dire qu'il était né près de l'une d'elles et ses premiers mois avaient été ponctué par les sonneries. Il prenait plaisir à s'échapper dès que possible et à déambuler librement dans les rues. Malgré sa petite taille, il ne craignait personne: ni homme, ni chien. Il affrontait bravement deux bergers allemands qui ne l'impressionnaient pas! Ni même les trois sangliers qu'il a

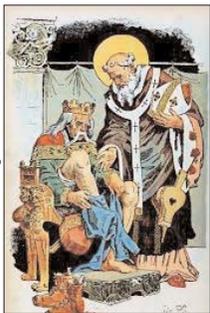


poursuivis dans les bois alors que je l'avais détaché. Je n'étais pas très fière ce jour-là. Je me demandais si je reverrais mon chien vivant ou si les cochons sauvages ne me chargeraient pas! Il adorait se baigner en été comme en hiver. Un caractère fort, ce chien qui avait ses têtes: il n'aimait pas les uniformes ni les personnes trop grandes – il en a d'ailleurs pincé plusieurs! – et les regards portés sur lui et ses yeux vairons lui déplaisaient aussi. Je ne pensais pas qu'il accepterait la présence d'un nouveau chat. Papyrus, européen abandonné, est venu miauler à ma porte. Iagos en est devenu raide dingue... accro!

Quant à Lucullus, autre chat européen, je l'ai trouvé sur une foire agricole où un marchand de volailles vivantes l'avait installé dans une cage à oiseaux.



Lucius Licinus Lucullus



Son compagnon Éloi, setter croisé, jouait régulièrement avec lui et le maintenait dans sa gueule. S'il avait fermé ses mâchoires, Lucullus aurait été cuit!

Je m'interroge toujours sur les sentiments des animaux entre eux: sont-ils capables d'amitié? Je suis prête à le penser.

J'ai eu d'autres chats européens: Epona, Cofféa, Guizmo, Tartine puis est arrivé un chat de race, un chartreux, Orion, âgé de quatre ans et entier. Il fonçait sur nous et plantait ses griffes dans nos cuisses. Il a vite perdu ses attributs et gagné quelque peu en savoir-vivre. Ce maître chat se comportait en tyran... À ses

côtés, Monsieur Ron(d), européen à la robe thé au lait, une bonne pâte, n'en menait pas large. M. Rond, dit Ronron, très sociable, très doux, jamais une vibrisse plus haute que l'autre, a toujours été dominé même après le départ d'Orion. Il n'a pas pris l'ascendant quand Junon, européenne blanche, balancée dans un carton au bord d'une route en été, a rejoint mon logis. Encore moins quand Zéphyr a choisi de poser ses valises chez moi en août 2018. Assurément, il avait eu des maîtres mais entre la garde d'un animal et les vacances, le choix avait été rapide: le greffier avait été abandonné. À l'automne, je l'ai conduit chez le vétérinaire et quelle ne fut pas ma surprise quand le praticien m'annonça qu'il avait déjà été opéré! Et pourtant, ses "parents" ne s'en préoccupaient plus. Curieusement, ce chat a un comportement de chien. Dès que quelqu'un franchit la porte, il arrive et quémande des caresses... Un peu envahissant et souvent chapardeur. Mieux vaut ne rien oublier sur la table: il dévore tout, sauf les fruits.

Trois chats partagent mon espace vital actuellement et déposent sans vergogne leurs poils dans toutes les pièces, grèvent mon budget en nourriture, litière et soins vétérinaires et s'approprient fauteuils, canapé et lits tout en délaissant leurs paniers.

N'allez cependant pas croire que les inconvénients soient majoritaires: leurs câlins et leurs ronronnements apaisent tous les maux du monde.



Orion le chasseur



## LE BLUES DU VOLEUR DE POMMES

Repas de fête sous le pommier. Huile sur toile 1946



La grand place traversée, et franchie l'unique route qui traverse le hameau, on va pénétrer dans l'ombre odorante du grand sentier qui longe, à travers champs et lande, la départementale. Je marche déjà dans mes souvenirs de prés bocagers aux pommiers savoureux, de poiriers sauvages aux fruits parfumés, d'un chemin de terre frais jonché de taches de soleil et d'aiguilles de pins à l'odeur entêtante. Seuls les craquements du bois et le bourdonnement des insectes reliaient le rêveur à la réalité des chaudes journées d'été d'alors. Le vent ne franchissait pas l'écran de la lande et n'apportait aucun relent du monde extérieur dans ce refuge immémorial.

Contrairement aux jardins du hameau, nul rameau de lilas ne parfume le trou d'ombre qu'est devenue l'entrée du sentier dans la fraîcheur humide où le passant hésite à s'enfoncer. Car il faut s'enfoncer jusqu'aux genoux dans la végétation anarchique, entre talus et arrière des vieilles maisons délabrées. Orties, végétaux indistincts et parasites, jonchés

peut-être de canettes vides abandonnées là ! Les vieilles craintes enfantines de serpents et de rats resurgissent, mais sans l'attrait de l'aventure qui faisait avancer crânement les explorateurs de dix ans... La proximité des dernières maisons du hameau se traduit par la saignée fraîche d'un chemin dessiné au boteur dont les traces restent imprimées dans la boue desséchée. Je peine à retrouver l'ancien tracé, tandis qu'une sorte de piste caillouteuse grimpe, à gauche, un raidillon entre deux coteaux. Un bruit de galopade en avant : j'aperçois la silhouette fantomatique d'une biche qui détale.

Au coin de l'ancien sentier, le mur bocager a été enfoncé ; pierres et terre brune se sont effondrées, encore couvertes d'une poussière sombre comme un sang noir et poudreux. Plus loin, l'accès du chemin est barré par d'immenses flaques d'eau brunâtre et un immense désordre végétal. La marâtre nature reprend ses droits sur les limites cadastrales des pâtures et des cultures qu'avait tracées un millénaire d'économie paysanne.

Tans pis, retournons, le cœur lourd, de l'autre côté de la grand place – où l'enclos du cimetière a été reconstitué autour de la grande chapelle trinitaire du XIII<sup>ème</sup> siècle.

Il y avait là un vallon verdoyant de prairies humides à l'herbe grasse qui s'étendait autour d'un ru, entre deux coteaux granitiques. Au-delà commençait la lande et ses chemins intérieurs vers d'autres hameaux, le château seigneurial et l'école catholique.

Au bas de la voie qui descend, entre fermes et prés, depuis la chapelle, et où nul ne passe plus, qui avec un cheval et une carriole, qui avec quelques vaches et un chien, qui hélant le sabotier au travail sur le seuil de sa baraque... au bas de cette voie, donc, la prairie s'est métamorphosée en un vaste et impénétrable maquis de hautes broussailles.

Surplombant une fontaine dédiée à la Vierge et dévorée de mousse, une immense villa est massée

dans un jardin entièrement gazonné. La piscine est aménagée à l'intérieur, dans une aile du grand bâtiment silencieux. En face, la grande ferme d'une famille d'agriculteurs trop endeuillée demeure à l'abandon.

En suivant le chemin qui passe devant la fontaine et longe la nouvelle jungle à l'abandon, les pierres effondrées des murs épais d'une chaumière en ruine jaunissent au milieu des ronces sèches.

Plus haut, d'un promontoire granitique on pouvait jadis observer le hameau et entendre la rumeur de ses milliers de bruits amplifiés par l'écho.

Mais les voix se sont tuées, les bruits des métiers, le son des activités, les sabotées des passages, le déplacement des troupeaux et des chiens font – pour qui se souviendrait encore – un silence assourdissant. La vision du clocher de la haute chapelle est masquée par la logorrhée végétale qui a submergé le vallon.

Ces enfants, ivres d'espace qui riaient et couraient dans les champs, assagis les jours de crêpes, assoiffés de cidre frais par grand soleil, trempés de pluie et voleurs de pommes le reste du temps, ont-ils existé un jour ici? Et tous ceux qui les ont vus grandir, qui tous se connaissaient de tout temps, quelle trace ont-ils laissée à la surface de cette terre usée qui retourne au désert?

Le souvenir a son jardin. Deux kilomètres plus loin. Un vaste carré derrière des murs de pierre bien maçonnés. Et des fleurs de toutes couleurs géométriquement disposées. Pour sûr. À la sortie du bourg, cimetière municipal, c'est bien indiqué. Ça, oui... Qui aujourd'hui aurait du temps à perdre: on n'arrête pas le progrès!

